

Ni Verbe Ni Chair/e?

La Religieuse et Le Cloître chez Michèle Mailhot et Anne Hébert

Maïr Verthuy
Concordia University

ABSTRACT

In this paper, Verthuy examines two of the very few novels written on the religious life by Québec women authors. In each case, the convent, commonly thought of in Québec as a form of matriarchal society, is shown to have only one goal, the denial of femininity, of female identity. The mother superior exercises only ersatz power, all real power being held by the male priesthood. In every sense, including its preoccupation with material possessions, the convent is merely a mirror to, an extension of, the patriarchal society that exists outside. Although both main characters are in revolt against the convent life, Verthuy attributes the difference in their reaction, at least in part, to the eight years that separate the two books and witnessed the rise of the latest wave of feminism in Québec.

RÉSUMÉ

Peu de romans québécois sont consacrés à la vie religieuse. Dans cet article Verthuy en examine deux, écrits par des femmes. La croyance populaire veut que les couvents aient constitué une espèce de matriarcat; Verthuy montre que dans ces romans il n'en est rien, que la vie religieuse n'a qu'un but: écraser la féminité, nier l'être-femme. Tout pouvoir réel se trouve aux mains des prêtres, les rares femmes a en exercer (ex, une mère supérieure) le tenant de leurs mains. De tous points de vue, y compris l'attachement aux biens matériels, le couvent est à la fois le miroir et le prolongement de la société patriarcale qui l'entoure. Les deux personnages principaux se révoltent contre leur condition; Verthuy constate cependant une différence profonde dans leurs réactions, différence qu'elle attribue aux huit ans qui séparent les deux romans et qui ont vu naître la dernière vague du féminisme au Québec.

Un coup sec de claquoir met fin aux murmures des soeurs en récréation (*Les enfants du sabbat*, p.18).

Le cloître, c'est donc cela, un silence... (*Le portique*, p.19).

Peu de romans sont consacrés à ce qui constitue pourtant un phénomène majeur dans l'histoire du Québec: la vie au couvent. L'on se serait attendu/e à ce que la vie religieuse des femmes coure en filigrane à travers toute la production littéraire du Québec. Il n'en est rien. Les allusions aux prises de voile existent, certes; parfois un personnage de roman reçoit une communication venue d'au-delà des grilles; mention est faite d'une parente qui porte l'habit. Dans l'ensemble, néanmoins, sur le plan romanesque, le mystère le plus total règne au sujet du cloître.

Il faut effectivement attendre la Révolution tranquille,¹ le moment même où s'enregistre une très forte baisse dans

les vocations, pour qu'enfin ce sujet soit abordé de façon sérieuse dans la littérature québécoise. A huit ans d'intervalle, Michèle Mailhot et Anne Hébert publient respectivement *Le Portique*² and *Les enfants du sabbat*.³ Elles offrent toutes deux une image bien sombre de cette vie couventine, et l'on comprend mieux, à les lire, le mutisme qui a précédé. Il y a à cela plusieurs raisons. D'une part, celles qui auraient pu en brosser un portrait favorable en toute connaissance, les religieuses elles-mêmes, n'avaient pas accès à la parole; d'autre part, ce n'est pas à l'époque de la grande noirceur⁴ ou même avant, quand l'Eglise toute-puissante interdisait aux femmes jusqu'à la possibilité de réclamer le suffrage universel ou pratiquait encore, comme avec Laure Conan, une censure totale sur les oeuvres, que les voix critiques auraient pu s'élever. Mieux valait effectivement s'abstenir ou force leur fut de le faire, en attendant une plus grande ouverture d'esprit de la part de la société, même si cette plus grande ouverture elle-même signale la fin ou le déclin du phénomène à dénoncer.

C'est d'ailleurs en perdant sa "réalité" qu'un tel phénomène peut acquérir une valeur de symbole ou de mythe et se laisser utiliser à d'autres fins. Ces deux auteures s'en prennent certes à la structure et au fonctionnement des ordres religieux pour femmes, mais, à travers ces institutions, c'est une société entière qui est mise en cause.

N'a-t-on pas après tout traditionnellement qualifié le Québec de société matriarcale? Claude Jasmin et Jacques Ferron, pour ne nommer que ceux-là, n'encouragent-ils pas ce mythe en montrant l'urgence qu'il y a pour un nouveau Québec de secouer ce joug féminin²⁵ Par le biais du couvent, image même du "matriarcat", Mailhot et Hébert, en revanche, démontrent à la fois le rôle réel des femmes dans la société québécoise et la vraie fonction du pouvoir—limité—qui se voit déléguer à certaines d'entre elles par la hiérarchie masculine.

Le premier de ces romans, *Le Portique* met en scène une jeune postulante, Josée, entrée au couvent par amour de Dieu et qui en sort à la fin pour maintenir son intégrité. À travers ses luttes, nous vivons le sort réservé aux religieuses. Aussi pouvons-nous constater tout ce que l'on met en oeuvre pour enlever à Josée tout vestige d'individualité, pour la réduire à rien. En y entrant déjà, elle coupe les ponts avec sa famille "démantelée par sa foi" (p. 18). En prononçant ses vœux, elle ne sera plus ni la soeur ni la fille de...; elle sera un visage anonyme parmi tant d'autres visages anonymes entièrement consacrés à Dieu. L'Église, comme l'Etat, refuse les institutions rivales.

En prononçant ses vœux, d'ailleurs, elle aura à quitter le seul nom qui lui soit propre, son prénom, Josée, qu'elle devra remplacer par son nom en religion, Yves de la Trinité, faisant ainsi en quelque sorte d'une pierre deux coups, abandonnant, avec son identité, son nom de femme en faveur d'un nom d'homme, son frère, signe d'un élan vers une condition supérieure (parce que masculine) à la sienne mais qui lui est à tout jamais, bien sûr, refusée.

Les allusions au passé des postulantes, à tout ce qui a précédé leur vie actuelle, de ce qui les a fait *elles* (p. 10), sont découragées; petit à petit, elles apprennent à ne s'intéresser qu'à ce qui plaît à Soeur Gemma, qui a ici charge d'âmes. Le principal exercice auquel sont condamnées les jeunes femmes semblent être l'humiliation, de soi ou des autres; par les soins qu'il faut apporter à l'énumération des péchés à confesser (pp. 12 et 13); par la correspondance que l'on ouvre et scrute (p.35); par les accusations publiques portées pendant la cérémonie de la coulpe (pp. 52-54).

Le corps est condamné au même titre que la personnalité. Les gestes sont ramenés au minimum (p.20); le confort est inconnu (p.25); le manger est écoeurant. À l'instar de la déstructuration que subit son identité, le visage même de Josée est complètement fragmenté par le minuscule miroir dont elle dispose (p. 24). Il lui faut avoir honte de tout ce qui fait d'elle une femme, de son enveloppe charnelle, de ses ovaires, de tout ce qui ne se rachète "qu'en douleur d'enfantement" (p.34), car la femme est en soi impure. Plus elle existe, réellement, plus elle est dangereuse, si l'Église n'y met pas bon ordre: "Avec votre tempérament, Josée, vous serez une grande sainte ou une grande pécheresse" (p.89). Vierge ou putain, toujours.

On lui interdit jusqu'à sa langue, et cela dans les deux sens du mot. "Le Verbe s'est fait chair et ma chair se fait verbe," dit-elle à la page 22, mais il est évident que rien n'est moins vrai dans le cas des femmes que le deuxième volet de cette phrase. Dans ce cas précis, la remarque est d'autant plus ambiguë que Josée perd et son verbe et sa chair au couvent. Après avoir maigri, elle est, comme ses consœurs, réduite au mutisme. Le cloître est silence. Il faut étouffer en elle le cri de la vie qui lui monte du ventre (p.20). Sa parole n'est autorisée qu'à des heures précises et à des sujets précis. Plus grave encore est l'apprentissage qu'elle doit faire de la langue du pouvoir, ici double: le latin, pour la hiérarchie spirituelle, et l'anglais, pour la hiérarchie temporelle: "Nous prions ordinairement en latin et j'assiste aux classes de religion avec les postulantes de langue anglaise" (p.59), perdant ainsi la sensualité des mots familiers et le pouvoir sur le monde que donne le langage: "Je nommais, et par cela, j'étais nommée" (p.60). En réalité, seuls les hommes ont joui pleinement de ce pouvoir-là car les femmes n'ont fait que répéter après eux, comme Eve après Adam, les noms qu'ils se sont arrogé le droit de donner:

Mon Dieu qu'allez-vous faire de toutes ces femmes mutilées? Elles n'ont plus rien, rien, sauf une générosité proche de la folie. Pas de liberté, pas d'air, pas d'amour, pas d'affection, pas de biens particuliers, n'ont même pas de volonté personnelle. Rangées comme des brebis, tondues comme elles (p.87).

L'anéantissement, voilà le sort des religieuses.

Il existe, bien sûr, une hiérarchie chez elles, fidèle reflet de celle de l'Église même, une pyramide, avec en haut la mère générale, dont l'autorité à l'intérieur du couvent semble absolue. Mais cette autorité est bien mince et ne dépasse pas les limites du cloître. C'est le Père Jean qui tranche le cas de Josée (p. 86), luè qui:

s'en va chez sa mère ou chez un ami ou au monastère... Il oxygène sa générosité à l'air libre, médite du don de soi au hockey, de l'obéissance après le théâtre, de la pauvreté devant les vitrines des magasins (p.87).

La plus grande femme ne sera jamais qu'une femme. On offre à quelques-unes d'entre un certain pouvoir—et non un pouvoir certain—afin de mieux réduire les autres, mais ce pouvoir ne s'exerce que sur d'autres femmes. Dans le monde des hommes, elles assument toutes, toujours ou de nouveau, le rôle subalterne qui leur revient; aucune chaire ne leur sera réservée:

Femmes: voix craintives des fonds de chapelles, rejetées de l'autel où l'homme sacré transmet leurs offrandes suspectes, femmes agenouillées dans le confessionnal à dire leur misère à l'ombre mâle; femmes attablées dans l'humilité à recevoir ce que leurs mains ne sont pas dignes de toucher; femmes à se taire, à écouter, à servir un Dieu qui s'est fait homme... Servantes... servir l'abominable mépris, le rejet millénaire (p.33).

Ainsi Josée, justifiant le choix de son futur nom, Yves de la Trinité, peut-elle mettre en cause le rôle même du Saint-Esprit, fécondant à distance la Vierge par souci de se garder de tout contact impur avec ces êtres avilis que sont les femmes.

Un ordre religieux est en fin de compte comme l'ordre tout court: là aussi il s'agit d'opprimer la femme pour mieux étayer la patriarcat. Les religieuses ne sont-elles pas une "série de caryatides scellées dans la pierre"? Et que font les caryatides sinon soutenir l'entablement des temples? Dans *Le pique-nique sur l'Arcopole*,⁶ Louky Bersianik fera dire à Xanthippe au sujet des caryatides de l'Erechthéion:

Remarquez avec quel art les *andres* ont inventé, ont créé des femmes pour les soutenir. Ecoutez la voix de Diotime dans la bouche de Socrate se faire l'apôtre de la phallocratie et du mépris de son propre sexe ... Tel est le pouvoir patriarcal institué dans le but de dépouiller les femmes de leur pouvoir afin d'en revêtir les andres (p.224).

La formation de Josée serait à peine différente si elle était entrée au séraïl pour servir un maître profane; même son corps serait également nié puisqu'il y va du seul plaisir de l'homme. Le cloître n'est pas d'ailleurs autre chose qu'un

séraïl: le mot "harem" ne veut-il pas dire "lieu sacré, prohibé, réservé aux femmes"? Et les religieuses ne sont-elles pas toutes les épouses du Christ?

Le couvent, c'est clair, représente la condition féminine à l'état brut, une condition à l'intérieur de laquelle certaines femmes, gardes-chiourme, sont désignées pour initier les autres à leur devoir de serve et les y maintenir.

Face à cette réalisation, incapable de cet "amour" à sens unique, Josée rebrousse chemin et retourne dans le monde, dans sa famille. Pour y retrouver le bonheur? On peut se permettre d'en douter. A l'extérieur comme à l'intérieur, c'est l'homme qui règne. Lors de sa visite au parloir, accompagné de sa maîtresse, Yves vante son propre plaisir amoureux et non le plaisir du couple (p.45). Chez les parents aussi, l'on voit que seul le père agit, puisque la fonction de la mère se réduit à celle de pleureuse (pp.18 et 133). La société laïque n'est que le pâle reflet du couvent, mais il est quand-même reflet. Et vice-versa, sans doute.

Si Josée est tentée par le pôle de la sainteté, le personnage principal du roman d'Anne Hébert, Julie, choisit la voie réservée aux femmes qui ont "du tempérament", le mal, en l'occurrence la sorcellerie. A l'instar de son aînée littéraire, Julie entre au couvent par amour, mais cet amour elle le porte à son frère, Joseph, qui, peut-être pour y échapper, s'engage dans l'armée canadienne, car nous sommes au temps de la Deuxième Guerre mondiale. Il est intéressant de constater que cet autre pilier du patriarcat qu'est l'armée fournit à Joseph une éducation qui ressemble à celle dispensée par le couvent à Josée. Il y apprend l'anglais et la religion, en plus, bien sûr, du maniement des armes.

Les ressemblances ne s'arrêtent pas là. Un Soeur Gemma joue un rôle important ici comme là. Ses vœux prononcés, Julie garde, il est vrai, son prénom d'antan, mais en y ajoutant aussi "de la Trinité", choix dont l'importance apparaîtra plus tard. D'autres convergences servent à souligner le caractère foncièrement identique de toute structure couventine, voire de toute structure patriarcale. Julie ne commence peut-être pas par renoncer à sa famille, mais la raison en est que d'autres structures dont il sera question ultérieurement se sont chargées pour elles de briser ce lien. A l'intérieur du cloître, il règne le même système hiérarchique:

J'ai (se dit Mère Marie-Clotilde) rang de supérieure et j'ai des filles sous mes ordres. Je dis à l'une: va, et

elle va; à l'autre: viens et elle vient; et à la nouvelle postulante qui entre ici; fais cela et elle le fait (p.19).

L'humiliation systématique y est pratiquée tout à fait normalement comme pourrait en témoigner Soeur Gemma (p.46); l'anéantissement de la personnalité individuelle est le même:

Je ne demande à Dieu qu'une seule chose; devenir pour l'éternité une religieuse comme les autres, me perdre parmi les autres et ne plus donner prise à aucune singularité. Une petite nonne interchangeable, parmi d'autres petites nonnes interchangeables, alignées, deux par deux, même costume, mêmes gestes, mêmes petites lunettes cerclées de métal (p. 18).

comme le sont les rapports de pouvoir entre le couvent et le monde extérieur:

Moi, Marie-Clotilde de la Croix, supérieure de ce couvent, moi-même dépendant de notre supérieure générale, qui relève de notre mère provinciale, elle-même soumise à notre mère générale, qui est à Rome, toutes femmes tant que nous sommes, jamais prêtres, mais victimes sur l'autel, avec le Christ, encadrées, conseillées, dirigées par nos supérieurs généraux, évêques et cardinaux, jusqu'au chef suprême et mâle certifié, sous sa robe blanche: Sa Sainteté le pape...(p.55).

Aucune chaire ice non plus.

En cas de difficulté, d'ailleurs, on fera également appel à un homme, non pas à l'ancien directeur de conscience comme pour Josée, mais, le cas d'Insoumission étant plus grave, au grand exorciste. Là aussi, un contraste s'établit entre la misère que connaissent les femmes cloîtrées et le faste qui caractérise l'existence du grand clergé (masculin), bien que le fait de la guerre le prive des "merveilleux tissus italiens..." (p.170) Finalement l'on peut également constater l'amenuisement du Verbe et de la chair qui est, dans le couvent d'Hébert comme dans celui de Mailhot, le propre des nonnes. Dans sa révolte, Julie réclame à manger, un manger d'homme fait de pois et de fèves au lard,⁷ chose normalement refusée aux femmes. Auparavant, quand elle se confesse, ses paroles de femme pèsent si peu que l'abbé Migneault refuse de la croire, lui explique qu'elle ment (p.24). Le silence et la parole sont ici interchangeables puisque la voix de Julie est tout simplement niée.

Comme Josée alors, mais pour d'autres raisons, Julie aussi quittera le couvent à la fin pour s'en aller accom-

pagnée d'un homme, mais elle est loin d'y tourner simplement le dos, comme ce fut le cas pour l'héroïne de Mailhot. Au contraire. Elly y sème, et depuis un moment, la zizanie, fait éclater les mensonges qui y règnent, met au jour la parfaite correspondance entre le monde du cloître et le monde extérieur où l'ordre apparent ne fait que masquer un désordre réel dont elle, comme d'autres, est victime.

Au couvent, par exemple, l'ordre apparent veut que les sœurs soient délivrées des soucis matérialistes des laïcs. L'auteure nous fait comprendre qu'il n'en est rien:

...la mère supérieure, la mère assistante et la mère économe se livrent, corps et âme, au jeu de l'argent. Apport. Capital. Dividende. Achat et vente...Une brochette de petite rapaces...L'âpre passion de gagner (pp.55 et 56).

Au couvent, l'ordre apparent voudrait que les religieuses, et l'aumônier, soient entièrement voué/e/s au bien. Il n'en est rien, car Mère Marie-Clotilde et l'abbé Flageole tuent l'enfant dont accouche Julie sous prétexte que c'est le fils du démon. Le cloître et le monde ne font qu'un.

Le soi-disant ordre social, c'est le krach de Wall Street (p.35), le chômage (p.36), les colonies (p.36),⁸ la faim (p.36), le ventre creux des étudiants (p.40), le travail des adolescentes dans les manufactures (p.40), la guerre d'Espagne (p.50), la Deuxième Guerre mondiale (p.23). Ce faux ordre social, comme l'Eglise, est une pyramide dont les femmes forment la base sur laquelle tout repose:

Le monde est en ordre, les patates et le foin viennent bien, un an sur deux, les enfants poussent dru. Dix, quinze enfants à faire baptiser, dans une vie de femme, qu'y a-t-il de plus ordinaire? L'hiver, le lard salé, c'est pour les hommes. Les patates et la melasse, ça suffit pour les femmes et les enfants (p.119).

Dans cette société patriarcale où, pour manger, il faudrait que les hommes partent à l'armée (mais qu'arrive-t-il à leurs femmes?) comme certaines femmes entrent au couvent, dans cette société où l'Eglise et l'Etat s'étaient mutuellement et qui se plaît à humilier ses citoyen/ne/s, la seule issue possible pour ceux/celles qui refusent cette humiliation est de refuser Dieu et ses oeuvres et de tenter leur chance auprès du Diable. Ainsi en sera-t-il de tout ce menu peuple québécois qui assiste au sabbat organisé par les parents de Julie, Adélarde et Philomène. Ainsi en est-il d'Adélarde et de Philomène aussi. Ainsi en est-il de Julie qui, constatant au couvent que Dieu ne lui préserve pas

son frère tant aimé, se tourne dans la rage du désespoir vers le Diable. Ainsi en fut-il de toutes celles, accusées, mortifiées, opprimées, brûlées, qui constituèrent l'ascendance de Julie (p.179). Le service de Diable ne se révèle pas plus fructueux, d'ailleurs, pour les femmes que celui de Dieu. Les rapports entre Philomène, Adélarde et le Diable ne font que reproduire ceux qui régnaient entre Eve, Adam et Dieu, dans chaque cas la femme obéissant à l'homme qui obéit à l'être surnaturel. Quand, en outre, le fils de Philomène, Joseph, refuse de remplir son rôle traditionnel auprès de sa mère, c'est elle qui doit mourir: "Ayant échoué avec le fils, la mère doit être sacrifiée. La plus grande magie n'a pas en lieu. La sorcière est condamnée." (p.116) Elle est également condamnée par les gens du village qui, le curé ayant repris les choses en main, la rendent responsable de leurs malheurs et la brûlent dans sa cabane comme sur un bûcher (p.128).

La différence entre les conditions masculine et féminine devient tout à fait claire si l'on étudie les cas de Joseph et de Julie. Joseph résiste au viol que veut commettre sa mère; celle-ci meurt. Julie est effectivement violée par son père; celui-ci vit. Les femmes, Eve or Pandore, sont toujours seules responsables du mal où qu'il existe.

La dénonciation de la société québécoise, voire de toute société patriarcale, est beaucoup plus violente chez Anne Hébert que chez Michèle Mailhot, car elle aborde de front des thèmes qui ne sont que frôlés dans *Le portique*. La vie à l'extérieur du couvent est à peine esquissée par Mailhot, par exemple, alors qu'elle occupe une grande place dans *Les enfants du sabbat*. Peut-être faut-il surtout souligner dans ce contexte le rôle du blasphème. Josée est insoumise, certes, mais sa révolte reste dans le domaine de l'acceptable. On n'en veut pour preuve que le désir de la mère supérieure de la garder. Elle aime son frère, mais fraternellement. Son geste le plus osé sera d'allumer une cigarette et de tirer une bouffée. Elle cherche une libération personnelle; elle constate les erreurs du système mais se contente d'une solution individuelle.

Le cas de Julie est tout à fait différent. Sa révolte est plus étendue, prête davantage à conséquence. Non seulement aura-t-elle la bouche pleine de jurons et de blasphèmes (p.91), non seulement poussera-t-elle une autre religieuse à fumer, et cela à l'intérieur du couvent, mais elle participera au blasphème suprême en reproduisant, à l'envers et dans l'inceste, la naissance du Christ, mettant au monde un enfant qui mourra aux mains des représentants de l'Eglise. De la Trinité du *Portique* à la Trinité des *Enfants du sabbat*, il y a un grand pas. Tout se passe comme si, à l'instar de son personnage qui ne se fait entendre/écouter que par l'emploi de gros mots, Anne Hébert lançait le livre lui-même tel un gros juron pour briser le silence millénaire qui entoure les femmes. Dans ce sens, même si en fin de compte Julie quitte le couvent pour trouver UN maître, elle aura au moins fait savoir à ses consœurs dans quel monde elles vivent. C'est un geste posé en direction de l'insoumission collective.

Il est vrai qu'Anne Hébert s'est toujours plu à montrer l'envers du décor. Il est également vrai que les huit années qui séparent les deux livres ont vu naître les mouvements féministes. Il n'est peut-être pas étonnant alors si le refus individuel a finalement cédé le pas à une révolte qui annonce la révolution à venir.

NOTES

1. Expression utilisée pour décrire les "...profonds changements de la société québécoise depuis le début de l'année 1960.", *Le Devoir* de Montréal.
2. Michèle Mailhot, *Le portique*, Ottawa, Le cercle du livre de France, 1967.
3. Anne Hébert, *Les enfants du sabbat*, Paris, éditions du Seuil, 1975.
4. Terme appliqué à la période dans l'histoire du Québec allant de 1945 environ jusqu'en 1960, période caractérisée surtout par une grande répression politique, intellectuelle et culturelle.
5. Maïr Verthuy, "Québec: A Land of Questing [K]nights", *Regionalism and National Identity*, Christchurch, New Zealand, 1985, pp.275-281.
6. Louky Bersianik, *L'Euquélionne*, Montréal, les éditions La Presse, 1978.
7. Ces légumineux, scouces des flatulence, furent condamnés par Saint-Augustin, entre autres, parce qu'ils éveillaient la concupiscence sexuelle.
8. Les terres dans le nord du Québec dans lesquelles à cette période-là l'on devait envoyer de nombreux chômeurs et leurs familles, ceux-ci ayant pour mission de défricher celles-là.